

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## MODES

Nous n'aimons guère cette petite veste que les femmes portent en toilette du matin; nous vous la signalons, cependant, puisqu'elle a la vogue. Cette veste très ajustée au dos par une cambrure excessive, est droite devant, large et par conséquent flottante; elle se ferme tout le long par de très gros boutons et se fait en velours chasseur dans les tons loutre, gris, réséda foncé. Il faut, pour cette façon qui semble simple, une très bonne couturière, parce que la largeur du devant pourrait faire une poche fort laide, si cette veste n'était pas supérieurement taillée. Elle se double de soie ouatée et se met sur toutes les jupes; cependant elle va beaucoup mieux avec une jupe en cachemire assortie.

Le matin à la Madeleine, c'est presque comme un uniforme; les élégantes, de retour à Paris, ayant arboré cette fantaisie comme tenue du matin. Ces oiseaux voyageurs ne posent encore que d'un pied, à Paris, et n'ouvriront leurs salons que vers janvier.

La vie n'est cependant pas morose, dans notre capitale, et si les réunions ne sont point brillantes et ne peuvent alimenter la chronique des journaux, elles sont aimables et plus intimes; on jouit de l'amitié, du plaisir de se revoir, et la causerie ne perd rien à cette intimité, elle y gagne au con-



Costume de diner en surah rose ancien et dentelle blanche. — Costume en satin et velours brique foncé.

Modèles de madame Turle, 9, rue de Clichy.

traire. Les jeunes filles, avec leur coquet tablier à la soubrette Louis XV, servent le thé, offrent les gâteaux; la cérémonie est bannie de ces premières réunions qui sont ainsi pleines de charme. Cette mode



du tablier est vraiment gentille, et nous voudrions la voir se propager; elle convient à toutes les situations. Le tablier le plus simple que nous ayons vu n'était pas le moins charmant. Une cretonne écrue, garnie de tresse loutre et or, deux rangs dans le bas, tournant en angle; des bretelles croisées sur la poitrine, sont fixées derrière, au tour de taille, par un chou. Ces bretelles sont faites de tresse posée sur la cretonne. Ce sont mesdemoiselles Vidal qui ont imaginé cette fantaisie, dont le succès, au thé intime donné chez madame Mor..., a été complet.

Le paletot court en loutre retrouve sa vogue; l'on en fait en astrakan noir que l'on cintre légèrement au dos et que l'on double de belle soie ouatée, et on les porte sur les costumes en gros lainage foncé et uni; le manchon en astrakan avec des ruches en ruban de satin et des choux piqués dessus. Voilà une tenue comme il faut et que nous souhaiterions voir adopter par les femmes amies d'une élégance simple.

Les modes de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu, sont toujours de bon goût; leurs costumes journaliers plaisent par la façon et le choix des étoffes, et leurs robes de diner et de soirée par la combinaison de beaux tissus et un choix de garniture qui en rehaussent la richesse. La coupe des corsages est parfaite et l'exécution minutieusement soignée.

Une fort belle robe de diner, que ces demoiselles viennent d'expédier à la Cour d'Autriche, est en très beau satin vieux rose brodé de bouquets mêlés d'or, d'argent et de velours mousse. L'effet est superbe et la robe d'une grande distinction. Une autre en satin duchesse vert pâle, et soie brochée pour la longue traine, est drapée de dentelle d'Angleterre gracieusement disposée en spirale et en pli-peplum; rien de plus vapoureux ni de plus séyant.

À côté de ces robes exceptionnelles par leur richesse, nous en voyons de simples qui sont bien séduisantes. Le satin de Flore, des tissus légers en soie ou en laine, unis ou brochés, brodés ou appliqués de fleurs en relief sont, pour l'imagination de mesdemoiselles Vidal, une source de combinaisons plus ou moins originales, mais toujours jolies.

Les toilettes de deuil participent aux changements apportés par la mode. Les tissus sont superbes et d'une grande nouveauté, ce qui n'enlève rien à leur aspect austère. A la Scabieuse, 10, rue de la Paix, on nous a montré de superbes velours épinglés en laine; d'autres avec des dessins bouclés en relief; tous les deux peuvent être employés en confection et en costume, ce dernier combiné avec une belle vigogne ou un cachemire de l'Inde.

Les façons créées par madame Marquerie se distinguent par une élégance toute parisienne, un cachet comme il faut, dans lesquels se reconnaît un goût exempt de toute excentricité. La robe de grand deuil, dans sa simplicité austère, se fait en superbe lainage mat, et la longue jupe se monte soit par des plis couchés, soit par des plis ronds; cette manière aide le développement de la traine qui s'étale avec élégance. Le corsage genre amazone avec un col droit couvert de crêpe anglais; à la manche ronde deux bracelets en crêpe, rien de plus.

Le grand deuil se porte aussi avec les accessoires de la robe en crêpe blanc. Cet usage anglais commence

à prendre en France et nous y applaudissons: ces deux extrêmes, noir et blanc combinés, nous paraissent aussi tristes que le noir seul.

Le crêpe blanc se dispose en petit gilet, en revers, en col et, à la manche, en très haut parement. Il ne peut se chiffonner en draperie, en chemisette bouffante ou plissée, ni en fichu froncé; ce serait trop fantaisiste.

Les costumes de demi-deuil permettent à madame Marquerie toutes les façons drapées; aussi voyons-nous des nouveautés coquettes qui plaisent aux femmes non en deuil.

On trouve à la Scabieuse tous les accessoires du deuil et des fantaisies: fichu en tulle, en dentelle, mouchoirs fins, parures en jais de toute sorte, d'une finesse et d'une monture si soignée qu'ils méritent bien le nom de bijoux.

Revenons au juponnage dont nous avons parlé dernièrement. C'est chose si importante pour une femme qui veut être bien habillée, que nous comprenons les nombreuses questions que nos lectrices nous font à ce sujet, et les conseils qu'elles nous demandent. Nous leur avons déjà donné notre avis au sujet du jupon-tournure de madame M. Bordercau, 32, rue du Sentier. Nous leur avons dit que nous le trouvons aussi pratique qu'élégant de forme; il donne à la jupe la ligne fuyante qu'elle doit avoir pour être à la mode et soutient le pouf sans trop accentuer la tournure. Il est organisé avec entente et fait avec grand soin. En satin noir ou en surah, la moitié de jupon qui recouvre les aciers se boutonne de chaque côté, se couvre de volants rehaussés de dentelle ou se bouillonne par des coulisses posées à grands intervalles; au bas plusieurs plissés soutenus par des balayeuses empesées et garnies de dentelle. En surah crème ou de couleur claire, il accompagne le costume de soirée. Il se fait en alpaga ou en cachemire pour la ville, et se garnit de plissés et de ruban en velours; en nanzouck, en brillanté orné de broderie anglaise ou relevé de dentelle, il exige pour l'hiver, d'être couvert par un jupon en faille ou taffetas.

Les petites tournures sont très nombreuses, avec grand choix de formes; nous ne pouvons les décrire, mais nous assurons qu'elles sont toutes bien en rapport avec la mode des tournures accentuées et du pouf prononcé.

CORALIE L.

EMILE BESSONNEAU

Tapissier-décorateur, ex-coupeur de la maison Krieger, 19-21, rue de Charenton.

La maison fondée par M. Bessonneau a la réputation de faire très bien et à des prix raisonnables; de plus M. Bessonneau veut bien, pour nos abonnées, travailler à façon. On peut lui demander des devis avec la quantité d'étoffe voulue pour tendre et draper lit et fenêtre, le métrage des frangettes, le prix des embrasses, et fournir le tout; on se rendra ainsi un compte très exact du prix de revient auquel on ajoutera celui de la façon, qui varie suivant qu'elle est plus ou moins simple. Les ameublements et les tentures exécutés par M. Bessonneau, et que nous avons vus, sont irréprochables comme goût, genre et style. Les



mieubles de fantaisie si à la mode sont charmants : Ecran, chevalet à photographie, tabouret, banquette de cheminée, paravent, table Louis XV, etc., etc. On les fait en tapisserie ou d'étoffe ancienne, en peluche brodée ou combinée avec une tapisserie, et les montures sont appropriées et choisies avec goût par cet habile tapissier. M. Bessonneau se charge d'organiser un hôtel, un appartement.

Pour la province, il enverrait un plan et au besoin s'y rendrait.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, rue de la Paix, 15.

Nous recommandons particulièrement, en ce moment, de faire usage, pour tous les soins de la toilette, de l'Eau de Cologne impériale russe, de M. Guerlain, et d'en parfumer l'appartement. Cette excellente préparation a des propriétés hygiéniques appréciées en tout temps, aussi a-t-elle grand succès; de plus son parfum est fort agréable et sa limpidité ne s'altère pas. Cette qualité est due à la supériorité des alcools employés à sa fabrication. L'alcool de Cochleariat, au cresson et au quinquina, s'emploie pour l'entretien des dents et aussi pour parfumer l'eau des bols après les repas; on se trouvera bien de son usage continu. Pour se préserver des gercures et pour conserver l'éclat du teint et la blancheur de la peau, faire usage de la lotion de Guerlain, de la crème de Fraise et de la poudre de Cypris. L'Eau de Benjoin est une excellente eau de toilette qui préserve la peau des rides précoces. Le savon Sapoceti au blanc de baleine entretiendra vos mains douces et blanches. Si vous aimez à parfumer votre linge, demandez à M. Guerlain un de ses sachets à odeur délicieuse, et pour votre mouchoir un extrait de fleurs ou d'odeurs d'une grande finesse, et dont il a le secret.

LAIT ANTÉPHÉLIQUE DE CANDÈS  
26, boulevard Saint-Denis.

Les premières bises de l'automne ont gercé et rougi la peau; pour enlever les boutons, le hâle, les rugosités et les taches, dernières traces des voyages et des bains de mer, il faut demander à M. Candès, 26, boulevard Saint-Denis, son *Lait antéphélique*, il vous l'enverra *franco* contre un mandat de 5 francs.

Ce lait, connu depuis trente-cinq ans comme le seul remède contre les taches de rousseur, devient, mêlé avec deux ou trois fois autant d'eau, la meilleure des eaux de toilette; il purifie la peau et lui rend sa fraîcheur et sa souplesse.

\*\*\*

ÉTOFFES ET FOULARDS DE LA COMPAGNIE DES INDES  
27, rue du Quatre-Septembre.

Voici une nouveauté pour toilettes de soirée, que la Compagnie des Indes présente à son élégante clientèle.

La *Diamantine*, un tissu crêpe de Chine perlé soie, incomparable de fraîcheur et de bon goût, ayant, comme son nom l'indique, des reflets diamantés: coûte 6 fr. 75 c. le mètre en 60 cent. de largeur, il y en a de teintes rose, ciel, crème, vert et feu d'un effet charmant; viennent ensuite les beaux crêpes de soie armurés en 60 c., à 5 fr. 25; les gazes de velours, 6 fr. 75; les beaux gaufrés à 5 fr. 75, et une foule de soieries nuances claires pour toilettes de bal; on pourra demander simplement, pour en prendre connaissance, des échantillons de ces étoffes à MM. Roullier frères, directeurs de la Compagnie des Indes, 27, rue du Quatre-Septembre.

On trouvera dans la même maison les nouveaux voiles pour toilettes de soirées et dîners; ces voiles sont aussi légers, aussi transparents que la mousseline.

Pour les cadeaux de Noël et du Jour de l'An, cette maison offre aux priseurs d'excellents foulards, véritables *Bandanos* de l'Inde, 90 centimètres carrés, à 72 fr. la douzaine; d'autres en qualité moins belle, cependant, très solides, ayant 70 centimètres carrés, à 42 fr. la douzaine; et pour cache-nez des foulards blancs, brochés et unis, de 6 à 15 f.; des Swras brochés couleurs, dessins haute

nouveauté, de 10 à 20 fr.

Enfin les directeurs de la Compagnie des Indes, voulant faciliter aux dames charitables l'achat de cadeaux utiles, ont mis en vente des Ecossais pure laine, d'une valeur de 6 fr. 50 c. le mètre, en grande largeur, au prix de 2 fr. 95; il y a tous les coloris clairs et foncés, des fonds marine, loutre, gros vert, etc.; 5 à 6 mètres dans ces grandes largeurs suffisent pour faire un costume simple; les fins de pièces subiront encore une diminution, afin qu'il ne reste pas de coupons. Voilà des cadeaux qui font toujours plaisir.

— Nous engageons celles de nos lectrices qui voudront principalement un choix dans ces articles, de vouloir bien l'indiquer dans leur demande d'échantillons.



Costume en vigogne scabieuse.  
Modèle de madame Hubler, 10, place Vendôme.



## EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 205 et 208).

*Costume de dîner ou de soirée en surah rose ancien et dentelle blanche.* — Jupe en surah rose ancien posée sur un dessous en taffetas. Des quilles en tulle brodé sont disposées autour de la jupe; à dix centimètres du bord, elles sont pincées par des fronces. Tunique en dentelle régulièrement relevée sur la hanche, avec un flot de ruban de satin. Corsage en surah lacé derrière, à très longue pointe; cette pointe, devant, se détache sur un plissé de dentelle monté au bord. Une draperie en dentelle autour du décolleté carré et sous la draperie; un ornement en dentelle plissé descend s'arrêter à la taille, la partie inférieure s'ouvre en éventail. Manche juive en dentelle; des plis la ramassent intérieurement au delà de la saignée.

*Costume en satin et velours brique foncé.* — Jupe en satin, appliquée au bas, d'une broderie Richelieu et plissée

de larges plis creux. Polonaise en satin, ornée de deux bouffants en velours, posés de chaque côté d'un plastron en broderie Richelieu, le tout se termine en pointe; une ceinture en gros grains attachée par une boucle artistique. Col droit en velours. A la manche ronde un parement en broderie Richelieu surmonté d'un bracelet en velours.

*Costume en vigogne Scabieuse, pour jeune femme.* — Sous-jupe en taffetas couverte par trois plissés rehaussés d'une dentelle assortie, surmontée de deux plis rabattus. Polonaise à chemisette tendue en surah Scabieuse, encadrée de dentelle; deux pattes ceinture croisées sous la taille. Le relevé, très enlevé sur le côté, fait fuir le devant qui s'ouvre en formant une pointe-châle; pouf enlevé avec tournure développée. Col droit. A la manche, un ruban de velours au poignet, un autre au-dessus simule le parement.

## EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4498

*Costume de visite en satin et velours broché brique, avec visite-mantelet en ottoman broché de losanges en velours, garnie d'une superbe frange chenille et or.* — Jupe en taffetas couverte par une jupe en satin plissée, moins les parties couvertes par le panneau et le tablier qui sont en velours. Une draperie prend sous le bord du panneau qui touche le tablier; elle passe sur ce panneau en formant des plis qui se trouvent chiffonnés près d'un pouf court et chiffonné lui-même. Le côté opposé est couvert par le tablier. Corsage à petite basque formant gilet avec une double basque en velours. — Bas de soie. — Soulier montant en peau glacée. — Capote en velours brique; une

palombe de côté, et sous la passe, relevée et pointue, un nœud en ottoman. Brides en ottoman. — Visite-mantelet cintrée au dos et demi-cintrée devant. Comme garniture, une superbe frange chenille et or; derrière tombent les pendrilles d'une cordelière tournée en boucles.

*Manteau-rotonde en vigogne loutre ou drap imperméabilisé avec un long gilet en vigogne feutre.* — Au contour une bande de castor naturel, et devant une broderie au passé ou une application de fine passementerie. Col montant Médecis en fourrure. Belle agrafe artistique à l'encolure. (Patron découpé.)

## CHRONIQUE

*Tu ne tueras point.* Prison en deci, roses au delà. Le commerce de la boue. — Deux directeurs pour un. Considérations sur la grandeur et la décadence de l'Opéra. — La fin d'une alarme qui n'a pas été chaude. Un public difficile à satisfaire, et pourquoi.



J'AVAIS parié de faire ma dernière Chronique — déjà vieille de trois semaines — sans parler du choléra, et j'ai gagné mon pari. Mais je n'aurai pas la même coquetterie à propos du bombardement véritable auquel une très honnête et très charmante femme s'est livrée, dans le temple de Thémis, sur la personne d'un « infect monsieur » qui l'avait ébloussée de sa calomnie. Tout au contraire, je pourrais parier, cette fois, d'écrire, sur la matière, un volume de trois cents pages, car il y a dix ans, peut-être, que la Chronique

n'a eu l'aubaine d'un sujet pareil. Voilà un plat de résistance, et commode à servir, puisqu'on peut l'entamer n'importe par quel bout, comme une galantine.

Aussi, dès les premiers instants, on a pu constater dans l'opinion des divergences considérables. Tandis que, d'un côté, on conduisait l'héroïne en prison, de l'autre, une main discrète plus qu'adroite, peut-être — il y a des jurys si susceptibles! — adressait une couronne de roses à celle qui venait de chanter, à sa façon, l'air de la *Calomnie* de Rossini. Entre cette prison et cette couronne, il y a de l'espace et les chroniqueurs de tout format se sont promenés là-dedans, pendant huit jours, les uns avec la légèreté du lapin qui folâtre au lever de l'aurore, parmi le serpolet tout blanc de rosée, les autres avec la pesanteur du sanglier qui retourne un champ de pommes de terre, de son bouquet armé d'un ivoire tranchant.



Comme je ne suis pas un chroniqueur ordinaire, obligé simplement d'avoir de l'esprit, mais une femme sortie de l'âge des enthousiasmes, chargée de faire voir le vrai côté des choses à d'autres femmes plus jeunes, je me bornerai aux remarques suivantes.

D'abord la férocité, dans notre sexe, même quand elle soulève l'admiration, est toujours une exception douloureuse. Notre rôle est d'être bonnes, bonnes jusqu'à l'excès, jusqu'à l'invraisemblance, jusqu'à la bêtise. Judith, dont on a beaucoup parlé ces jours-ci, fut admirée par l'Ecriture elle-même, et je l'admire comme il convient. Toutefois, à cette férocité, combien j'ai préféré toujours Ruth, la miséricordieuse. Dans le drame de l'autre jour, voici quelle était la scène à faire, pour parler comme Francisque Sarcey. Monsieur Clovis Hugues tuait Morin, le calomniateur de sa femme, et celle-ci, oubliant sa juste colère à la vue du sang, s'agenouillait auprès de la victime et pensait ses plaies. Car enfin, dans une société civilisée où l'homme qui nous accompagne ne permet pas que nous nous baissions pour ramasser notre éventail, il me semble qu'il ne doit pas nous laisser la peine de tuer les gens dont nous avons à nous plaindre. Mais chacun comprend la courtoisie à sa manière. D'ailleurs le : bravo, Jeannette! du mari de la dame au revolver semble avoir suffi à tout le monde.

Il est vrai, et c'est ma seconde observation, que tout le monde, dans cette discussion passionnante, semble avoir perdu de vue un argument qui a son importance. Tout le monde, ou à peu près, loue la sûreté de main et l'intrépidité d'âme de l'héroïne. Tout le monde désire, et moi la première, que le jury soit plein d'indulgence à son égard. Tout le monde reconnaît qu'elle a débarrassé le ruisseau d'un être venimeux, aussi peu fait que possible pour exciter la compassion. En revanche, personne n'a soufflé mot du catéchisme. Il est vrai que le livre est un peu démodé, en ce moment; mais enfin Homère a vieilli, lui aussi, et cependant on rencontre encore des gens qui vous citent un vers de l'Iliade. Or le catéchisme affirme qu'il n'est point permis d'attenter au prochain dans sa vie, dans ses biens, dans son honneur. Cela n'empêche point — au contraire — messieurs les jurés de rendre à leurs familles les demoiselles qui attentent aux yeux du prochain avec du vitriol, ou les dames qui détériorent son crâne avec des balles. Mais enfin, c'est défendu; toutes les couronnes de roses, tous les verdicts du monde n'y feront rien. C'est défendu, et quoi qu'on en dise, dans le cas présent — comme dans beaucoup d'autres — le mot de la fin, selon moi, est au catéchisme.

Quant à Morin... Tenez, je vais dire quelque chose de si grave que je me demande si ma thèse ne va pas vous sembler trop hardie. Quant à Morin, c'est un être vil, méprisable et répugnant; mais, avec le divorce, Morin, fatalement, se montre et fait des siennes. Tous les métiers lui sont bons. Vous l'avez sous la main pour faire n'importe quoi : ouvrir votre portière, se charger de votre valise, décroter vos bottines. Du moment où la loi vous permet de vous débarrasser, avec un peu de crotte, d'un lien qui vous pèse, soyez tranquille, Morin trouvera la crotte. Au besoin il en fera, si le temps est au sec. Il aura tort, sans doute. Mais quelle singulière idée de faire que monsieur un tel ou

madame une telle puissent se dire, à un moment donné : « La peste soit du mariage ! où donc pourrais-je trouver un peu de boue afin d'en accommoder l'odieux crampon qui me gêne ? »

Et alors Morin réfléchit qu'on gagne peu de chose à ramasser des bouts de cigare. Morin accourt. Voilà, bourgeois. Et le bourgeois le malmène, le jette en prison, le couvre d'anathèmes, et, finalement, le tue ! Si bien qu'on en arrive presque — j'ai dit : presque — à plaindre Morin qui fait sa prison ou qui râle sous le trépan, tandis que madame une telle, grâce à lui ou à ses confrères, obtient tout doucement son divorce.

♦♦

L'Opéra cherchait un directeur ; il en a trouvé deux. Que ne peut-il, aussi facilement, doubler ses recettes ! On a étudié et l'on étudie bien des moyens d'y parvenir ; mais il n'y en a point. L'opéra, tel qu'il existe aujourd'hui, est en train de disparaître de nos mœurs. C'est un genre qui demande, avant tout, une certaine naïveté chez les auditeurs. Je vous laisse le soin de décider vous-mêmes si nous sommes des gens naïfs. Messieurs les bébés commencent à siffler Guignol.

Au temps de Shaspeare, la naïveté régnait des deux côtés de la rampe — ou de ce qui en tenait lieu. — On ne connaissait point les décors, remplacés par une simple inscription qui indiquait le lieu de la scène. Ensuite l'inscription devint insuffisante. Aujourd'hui les montagnes de toile ou les arbres de carton le sont également. On critique la toile, on discute le carton, on raisonne, et, quand on se met à raisonner au théâtre, le théâtre est mort. Les jeunes filles rient, au quatrième acte des *Huguenots*, du ventre naissant de Raoul ou de la maturité de Valentine.

Allez donc écrire des chefs-d'œuvre pour ces belles demoiselles, plus difficiles à empoigner qu'un critique des *Débats*.

L'autre jour, j'étais dans une loge à côté d'une jeune étrangère, très jolie femme et fervente huguenote. Au dernier tableau, tandis que les compagnons de Marcel chantaient le choral fameux au bruit des arquebuses et du tocsin de la Saint-Barthélemy, ma voisine s'écria tout haut avec son riche accent d'Orientale : « Oh ! les pauvres ! » Tout le monde s'amusa beaucoup autour d'elle, et ce fut le mot de la soirée.

Mais, comme on dit : il n'y en a plus comme cela. Aussi n'y aura-t-il bientôt plus d'Opéra. Je crois que l'avenir est au concert, à la musique chantée par des gens sérieux, ne s'affublant pas, pour débiter leur air, d'oripeaux burlesques, de sabres, de lyres, de cuirasses et d'une quantité d'objets encombrants. Le rutilant Pasdeloup et, après lui, Lamoureux à la chevelure d'ébène ont commencé la révolution, avec leurs matinées du Dimanche. Allez au Château-d'Eau, vous y entendrez des chefs-d'œuvre incomparables. L'exécution est supérieure à celle de l'Opéra, et les œuvres, du moins, sont variées. Et puis le régal ne dure que deux heures, tandis que quatre heures de *Sapho* ou de *Françoise de Rimini*, c'est un peu long. Aussi l'on écoute, chez M. Lamoureux, tandis que, chez MM. Gaillard et Ritt... Et je ne parle pas des concerts du Conservatoire !

En résumé, je pense que, vers le milieu du vingtième siècle, peut-être avant, le monument de Charles

La suite à la page 212



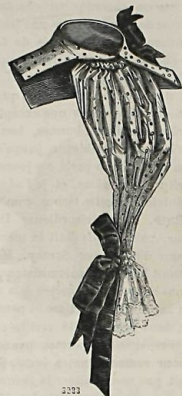


N° 1. Costume de diner en tulle brodé et velours mordoré.  
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

N° 1. *Costume de diner en tulle brodé et velours mordoré.* — Jupe en tulle brodé, plissée verticalement et posée sur un dessous de taffetas blanc. Très petit panier en velours; celui de gauche un peu plus long, s'arrête sous le nœud de la ceinture. Le corsage en velours est à pointe et à petite basque découpée, avec une chemisette plissée en tulle sur laquelle remonte en corselet le bas du corsage qui est en velours. Manche bretonne en dentelle plissée. Col droit en velours, piqué, derrière, d'un nœud-papillon. Col en dentelle et surah, pour jeune fille.

N° 2. *Col, avec plastron en gaze de soie brodé de paillettes roses et bleues.* — Le col à la forme marin, il est doublé en surah crevette. Plastron froncé à l'encolure et à la taille; la partie, dépassante, est rehaussée d'une dentelle. Un nœud-flot en ruban le fixe à la taille, un autre nœud-papillon se pose à gauche sur le col.

N° 3. *Nœud-châtelaine en très beau ruban ottoman brodé en soie et de paillettes d'or.* — Le montant est orné d'une branche de fleurettes; au bas se posent, en aile de moulin, quatre coques unies qui sont traversées



N° 2. Col-plastron, en gaze de soie, brodé de paillettes bleues et roses.

sées par deux pans taillés en corne, pans également brodés au milieu; un chou chiffonné retient un crochet auquel on suspend la montre ou l'éventail.

N° 4. *Costume d'intérieur en tulle brodé et satin*



N° 6. *Costume en lainage chiné paon et grenat.*  
Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

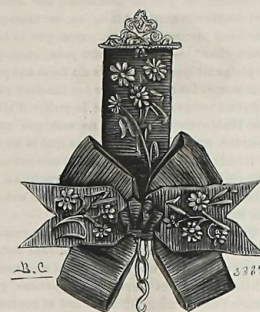


N° 4. *Costume d'intérieur en tulle brodé et satin bleu angevin.*

De madame Bréant, 6, rue Gluck.

*bleu Angevin.* — Jupe en taffetas, au bord un plissé. Seconde jupe en tulle brodé, largement plissée de plis plats. Trianon en satin, avec des soufflets en velours qui prennent de l'épaule et de la couture du dessous du bras; ils finissent en pointe à la taille où la largeur est diminuée par des fronces. Une blouse en tulle brodé, sous laquelle se nouent des attaches en ruban de velours. Manche en tulle brodé, avec un haut parement en velours qui reçoit aux deux bords une ruche choréenne en taffetas. Même ruche à l'entourneure, à l'encolure et au contour du trianon, lequel est drapé en panier avec un poul chiffonné et volumineux.

N° 5. *Costume de diner en surah et tulle bleu pour jeune fille de 15 ans et plus.* — Jupe en taffetas couverte par trois jupes de tulle festonnées au contour et légèrement étagées. Le tout monté au tour de taille. Corsage en surah, fermé derrière, avec des draperies de tulle qui passent sur l'épaule et qui reviennent sous le bras pour se réunir audessous de la poitrine où elles sont serrées par un chou en tulle. Col droit. Ceinture



N° 3. *Nœud-châtelaine en ruban ottoman.*  
Modèle de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

en satin, plissée et longues coques à pans frangés tombant sur le côté. Une draperie en tulle à la manche arrêtée au coude.

N° 6. *Costume en lainage chiné bleu paon et grenat, pour jeune fille.* — Sous-jupe en taffetas couverte, moins le tablier qui est drapé, d'une seconde jupe en



N° 7. *Costume en sergé diagonale myrte et corinthe.*  
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.



N° 5. *Costume en surah et tulle bleu, pour jeune fille.*  
De madame Turle, 9, rue de Clichy.

lainage plissée verticalement; au bas du tablier un plissé. La tunique est froncée sur le côté de la jupe plissée, et la partie supérieure forme un petit panneau; derrière un drapé tombant. Veste en lainage, ouverte au dessous de la poitrine, sur un gilet en velours qui fait pointe; le très court postillon se détache sur un semblant de basque en velours. Col droit en velours. A la manche, un parement formant une pointe sur la couture intérieure.

N° 7. *Costume en sergé diagonal myrte et corinthe.* — Jupe garnie tout autour, d'une bande de velours myrte dépassée par un fin plissé. A gauche six bandes de velours qui se perdent sous la jupe de la polonaise; jupe plissée aux lés de derrière, avec la draperie-tablier relevée à gauche, sur la hanche, par un groupe de plis; là, elle s'agrafe sur la basque du corsage par une boucle artistique, deux bandes de velours posées horizontalement, perçues sous un fichu-plissé. Col droit en velours; parement à la manche ronde.



Garnier deviendra une salle de concerts, autrement dit sera l'Académie de musique, mais de la musique telle que la comprendront les *dilettanti* d'alors. Il est vrai que la chose n'intéressera guère MM. Ritt et Gailhard..., ni nous non plus, et pour cause.

\* \*

Amis, remettons-nous d'une alarme si chaude.

Les Parisiens déclament, en ce moment, cet Alexandrin. Mais ils le déclament sans conviction, probablement parce qu'ils n'ont rien eu de commun avec le Cid, en cette affaire. Les microbes sont partis.

Le flux les apporta, le reflux les emporte.

Toutefois Chimène se plaint qu'on la délaisse un peu. Par Chimène, j'entends les hôteliers, les marchands et les directeurs de théâtre. Ceux-ci, principalement, crient famine et, voyant que leurs salles ne se hâtent point de s'emplir, parlent de s'adresser au Gouvernement. Car, dans notre pays, quand les affaires vont mal, quand on a faim, quand on a le choléra ou qu'on craint de l'avoir, on commence par s'adresser au Gou-

vernement et par lui demander des choses souvent fort embarrassantes. Ainsi, en ce moment, il paraît que nous mourons de faim parce que le blé n'est pas assez cher. De même, l'autre jour, mon pharmacien se plaignait que l'apparition du fléau eût paralysé son commerce. De même encore les théâtres gémissent du mauvais temps qui empêche le public d'aller au théâtre. Diable de public! on ne sait par quel bout le prendre. Au Gymnase, il trouve que la nouvelle pièce, *la Ronde du Commissaire*, est d'une action trop compliquée. A la Renaissance, il reproche au *Voyage au Caucase* d'être une pièce trop simple, construite avec des matériaux qui ont vieilli.

Quant à moi, j'estime que le public ressemble à ces acheteurs peu convaincus, qui font bouleverser la boutique pendant une heure et qui s'en vont sans rien acheter, avec des moues dédaigneuses, grommelant contre l'assortiment du marchand et contre le goût de la fabrique.

Allez, bonnes gens! nous savons pourquoi vous êtes si difficiles. C'est tout simplement que vous n'avez pas le sou en poche.

CONSTANCE.

## BIBLIOGRAPHIE

### Histoire d'un Château qui n'existe plus.



EL est le titre que l'on pourrait donner au volume publié par MM. Charles Chavard, et Octave Stemmer, sous l'intitulé modeste de : *Recherches sur le Raincy*.

Il existait en effet en 1650, au milieu du parc du Raincy, un château splendide, construit par l'architecte Leveau, entouré de jardins dessinés par Le Nôtre, et dont il ne reste pas une pierre.

Créé par Jacques Bordier, surintendant des Finances, il fut successivement la propriété de la princesse Palatine, des Seigneurs de Livry, de la famille d'Orléans; puis transformé en château moderne il appartint à Ouvrard, devint la résidence du Junot, fut acquis par Napoléon et enfin racheté par la famille d'Orléans, à laquelle il fut confisqué en 1848.

L'histoire de ces mutations et transformations fourmille de récits empruntés à des écrivains contemporains et qui en font une lecture des plus attrayantes.

Nous en détacherons une historiette relative au second fils de Jacques Bordier fondateur du château du Raincy et qui n'est autre qu'une lettre écrite à la date du 20 août 1660, par Scarron, au Maréchal d'Albret :

« Vous saurez qu'à Charenton, le lendemain des

dimanches et des fêtes, on ne trouve rien à manger, et moins de pain frais que tout autre chose.

» Ce fut un lundy que l'impetueux Rincy, le second Pelisson, la sans-pareille Scudery et la discrète Bocquel, à dix heures et demi du matin, envoyèrent dire au beau Izar, qui depuis huit jours prenait l'air à Charenton, qu'ils allaient dîner avec lui et qu'il ne se mit en peine que d'un bon potage et du dessert, parce qu'ils porteraient des viandes du rotisseur. Izar et un avocat du Conseil nommé Mas, qui lui tenait compagnie à la campagne, se mettent en devoir de bien recevoir une si grosse troupe d'illustres, car on n'en voit pas tous les jours quatre ensemble. On rehausse le potage de trois poulets et de quantité de pois verts, et pendant qu'un homme à cheval va quérir des fraises à Bagnolet, on fait travailler en tartes et en gateaux les plus renommés pâtisseries de Charenton. On met le couvert dans le jardin, et on couvre de fleurs nouvelles la nappe et les serviettes qui sentaient fort la lavande. La fine crème des beaux esprits arrive : Rincy descend de carrosse dans la cuisine, n'est pas content du potage ni des diligences qu'Izar et du Mas avaient faites, et en parle avec tant de colère et d'autorité que dès là du Mas commença de le respecter et de le craindre. Qui voulait laver les mains les lava : on se met à table. Rincy, méprisant la soupe du village, entame un pain, le trouve dur et trop rassis, en fronde un abricotier voisin et le rend inhabile à porter fruits;



lui brisant ses plus grosses branches. Il entame un second pain qu'il trouve aussi peu frais que le premier, et de la même vigueur et promptitude, il en fronde un autre arbre. Enfin, de six ou sept pains qu'il trouva durs, il estropia autant d'arbres fruitiers, au grand déplaisir de l'hôtesse qui accourut à la désolation de son jardin et fit de grandes clameurs. Rincy ne s'en émut point. Il protesta que personne ne mangerait qu'il n'eût du pain tendre. On courut partout où l'on cuisait, et l'on trouva du pain sortant du four, que l'on servit à Rincy, et qui se trouvait si chaud et si fumant, qu'il alla ramasser entre les branches brisées, le pain qu'il avait rebutté, qui était encore plus mangeable que du pain qui brûlait les lèvres. Les brusques manières d'agir et de parler du brave Rincy surprirent fort l'avocat du Mas et son air impérieux ne l'effraya pas moins. Depuis ce tems là, il a toujours eu le Rincy dans son imagination. Il n'a point dormi sans songes turbulents, et ses songes n'ont point été sans le Raincy.

Enfin la peur que lui fit le Rincy lui donna la fièvre. La fièvre l'a emporté en moins de quinze jours; il est mort furieux, parlant incessamment de Rincy. Voilà, mon cher Monseigneur, tout ce que j'avais de meilleur à vous mander. »

Les *Recherches sur le Raincy*, contiennent de nombreuses Illustrations dans le texte.

Tiré seulement à 250 exemplaires numérotés, par l'habile imprimeur Ch. Blot, sur papier vergé et teinté des papeteries d'Annonay, ce volume n'a pas été mis dans le commerce.

Nous pouvons, néanmoins, mettre à la disposition de nos abonnées au prix de souscription de 15 francs, quelques exemplaires de cet ouvrage qui a été jugé digne d'une mention honorable et qui au point de vue purement typographique, constitue un véritable objet d'art.

Aussi nous n'hésitons pas à le recommander comme un vrai cadeau artistique.

## R É G I N E

(SUITE ET FIN)

### XII



Régine? Régine si calme et si se-reine, malgré sa pâleur, n'avait-elle donc nulle idée de la gravité de son état? Aucun pressentiment ne lui avait-il révélé que, bientôt, elle serait enlevée à ceux qui l'aimaient?

Il le semblait vraiment, et l'on ne s'en étonnait pas trop, sachant que, le plus souvent, les malades atteints de langueur conservent des illusions jusqu'à la fin.

Voici pourtant ce qu'écrivait Régine sur un petit cahier, caché sous ses dentelles, dans un tiroir toujours fermé à clef :

15 Décembre...

« Je sens que je m'en vais. Pierre ne s'inquiète pas trop, heureusement. Il n'en est pas de même du médecin, mais je ne lui dis rien : à quoi bon? Il faut que je dure encore à peu près deux ans pour avoir fini. O mon Dieu, ne me prenez pas avant que je puisse vous dire : « J'ai accompli la tâche que vous m'avez donnée. »

2 Février...

« Irai-je jusqu'au bout? je suis bien faible; je ne puis plus porter René. Cher ange! comment ne suis-je pas plus troublée de le quitter? C'est une grâce que Dieu me fait. J'envisage la mort avec calme. Si je meurs, Dieu prendra soin des miens. J'ai fait cela pour Lui, et je ne demande que la conversion de mon mari. Si Pierre était chrétien, il se rapprocherait de

ma tante, et à eux-deux ils élèveraient René. Moi, je ne les abandonnerais pas; une mère, au ciel, est un second ange gardien, et j'espère aller au ciel. Dieu ne trompe point. »

7 Juillet...

« René marche! Il est parti, tout seul, depuis le berceau jusqu'à la corbeille de roses. Arrivé là, il est tombé. J'ai voulu le relever, je n'ai pas pu; cela m'a serré le cœur : il n'a déjà plus de mère. Pierre est arrivé et l'a pris dans ses bras. Il ne s'est pas aperçu de mon chagrin. C'est un grand bonheur qu'il ne se doute de rien : l'inquiétude mine la santé, et il faut qu'il conserve la sienne pour élever René. »

5 Octobre...

« J'ai écrit à ma tante de ne pas venir : elle me trouverait trop changée. Je n'ai point de douleurs aiguës, mais une souffrance sourde, presque continuelle, une faiblesse extrême; et, parfois, une sensation de froid si profonde qu'il me semble être déjà dans la pierre du tombeau. C'est cela surtout qui est pénible. »

24 Mars ..

« René parle! Il m'a dit : « Maman petite » et c'était si joli en passant par cette mignonne bouche! — Oh! mon enfant, mon cher enfant! quel sacrifice! Ce n'est pas à moi qu'il confiera ses joies de bébé, ses chagrins d'écolier; et, plus tard, ses rêves de jeune homme.

« Pierre l'aime passionnément; mais sa main ne sera-t-elle pas, parfois, un peu rude? A l'enfant il faut, en même temps que la ferme autorité du père, la tendresse indulgente de la mère. Ma tante est bien âgée...



Mon Dieu! je perds courage, il faut que j'aille à la Cité. »

En revenant.

« Ayez confiance, toujours confiance. Dieu aime votre enfant, encore plus que vous ne l'aimez, et il est le Tout-Puissant : que craignez-vous ? » Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît. » Quelles bonnes paroles ! Que c'est consolant ! Je les mets là pour les relire. J'ai repris courage. Il m'a beaucoup engagée à me reposer ; mais je ne l'ose pas : je sens que si je m'arrêtais, ce serait pour tout à fait. »

3 Juin...

« J'ai fini ! mon dernier envoi est parti ; j'aurai sans doute le reçu demain. Merci ! mon Dieu. »

« J'ai écrit à ma tante que je suis souffrante et que je désire la voir. Je vais me mettre au lit, car je n'en puis plus : rien qu'écrire me fatigue. »

« Pierre me semble inquiet depuis quelque temps. Pauvre ami... »

### XIII

M. de la Borderie était sérieusement inquiet. Régine avait vainement essayé de se lever ce matin-là : plusieurs syncopes successives l'en avaient empêchée. Son mari, après avoir fait chercher le médecin, était descendu au bureau, afin d'expédier en hâte les affaires, et de pouvoir remonter auprès de sa femme dès que sa présence ne serait plus indispensable.

Trois ans s'étaient écoulés depuis le jour où la lettre de Louis Daverley avait failli détruire à jamais le bonheur de son ménage, et M. de la Borderie s'était étonné plus d'une fois de n'avoir jamais entendu reparler de cet homme. Ce silence était mieux fait pour toucher un caractère comme le sien que les plus justes réclamations, aussi avait-il pris l'habitude, à la fin de chaque semaine, de jeter dans un coffret plusieurs centaines de francs, destinées au remboursement de son associé. Il le fit, ce samedi-là, comme les autres, tandis que tous les incidents passés se représentaient vivement à son esprit. « Ce que c'est que les femmes ! pensait-il, en cherchant la clef du coffret ; certes, Régine est des meilleures et des plus sérieuses ; eh bien, elle a complètement oublié cette histoire qui l'avait bouleversée au point de mettre sa vie en péril ! Il me semble pourtant qu'elle apprendrait avec plaisir qu'il y a là quelques milliers de francs prêts à être envoyés ; mais je crains de lui rappeler ce souvenir dans un moment où elle est si souffrante. » Il réfléchit quelques minutes, puis referma le coffret et monta à la chambre de sa femme.

Il avait marché sans bruit, pensant qu'elle dormait peut-être. Après avoir ouvert doucement la porte, il s'arrêta, surpris de ce qu'il voyait :

Régine était étendue sur son lit, si blanche qu'elle méritait vraiment le nom de statue qu'on lui avait donné dans la ville, autant à cause de la pureté de ses traits que de sa pâleur. Ses longues tresses blondes, dénouées s'enroulaient dans les broderies de ses oreillers. Elle avait à la main un papier qu'elle paraissait lire avec émotion, car une larme tremblait dans ses

yeux, et un sourire sur sa bouche. Elle leva son regard, chargé de reconnaissance, sur le crucifix suspendu à ses rideaux, et qui avait été le témoin et le consolateur de toutes ses peines ; puis, elle murmura quelques mots, une prière sans doute, tandis qu'elle serrait contre son cœur le papier que ses doigts amaigris tenaient toujours.

Que pouvait contenir ce billet pour l'émouvoir à tel point ? D'un bond, M. de la Borderie fut près du lit et s'en saisit ; mais rougissant aussitôt de ce mouvement irréfléchi, il rendit le papier à Régine. Celle-ci avait regardé son mari d'un air calme, quoique surpris.

« Non, dit-elle, lisez-le. »

Il protesta.

« Je vous en prie, lisez-le. »

Pierre prit le papier et lut, lentement, comme s'il avait peine à comprendre :

Paris, le 15 mai 18...

« Je soussigné, reconnais avoir reçu de M. de la Borderie la somme de six cents francs, comme complément des vingt mille francs que j'avais déposés à sa banque, et qu'il m'a remboursés par fractions. En foi de quoi, je le déclare quitte de toute dette à mon égard.

» LOUIS DAVERLEY. »

« Que veut dire ceci, Régine ? Louis Daverley est payé ? »

— Oui.

— Qui l'a payé ?

— C'est moi.

— Vous ! et avec quel argent ?

— Avec l'argent que j'ai gagné, dit Régine.

— Vous avez gagné de l'argent, vous ! vous, Régine ? »

Il marchait de surprise en surprise.

« Oui, moi. Elle jouissait de son étonnement.

— Et comment cela ?

— En faisant de la dentelle. »

Alors, prenant la main de son mari, elle le fit asseoir à côté de son lit. Puis, doucement, simplement, ses grands yeux creusés, plongeant dans les siens, elle lui conta, de sa voix affaiblie, l'histoire de ses trois laborieuses années.

Il ne l'interrompit pas une fois : il semblait saisi de stupeur, tandis que mille faits, auxquels il n'avait pas prêté attention jadis, et qu'il se remémorait maintenant, venaient confirmer le récit de Régine.

« Mon ami, dit-elle en finissant, je vois que vous ne m'en voulez pas, et j'en suis bien heureuse. Si seulement vous croyiez en Dieu ! ajouta-t-elle, avec un soupir.

— Ah ! dit-il, je crois aux saintes. »

Il tomba à genoux, vaincu par tant d'héroïsme et de douceur, et cet homme orgueilleux sanglota comme un enfant. Régine aussi pleurait.

Quand ils furent un peu remis de leur émotion, M. de la Borderie fit, à son tour, une confidence à sa femme. Il lui apprit l'origine de sa dette envers Daverley, les torts de celui-ci, leur rupture et ce qui s'en était suivi ; et enfin comment, lui aussi, avait commencé à économiser pour la restitution. A mesure qu'il parlait, le regard de Régine devenait radieux : l'honneur



de Pierre était sans tache; elle n'avait à lui reprocher que des torts de caractère. Oh ! quel poids de moins ! Sans doute il est beau de respecter et d'aimer par devoir celui auquel on a lié sa vie; mais, combien ce devoir est plus doux quand une sincère estime vous y porte naturellement ! Pour qu'une femme soit vraiment heureuse, il faut qu'elle puisse être fière de son mari.

Une joie pure inondait le cœur de Régine et resplendissait sur son visage. Mademoiselle Destors, en arrivant, le soir même, ne la trouva pas trop changée. Elle fut reçue cordialement par M. de la Borderie qui, pour la première fois, l'appela : « ma tante » en la suppliant de sauver sa femme.

« La sauver, je le crois bien ! dit la vieille demoiselle ; je ne suis venue que pour cela. Et elle s'installa immédiatement au chevet de sa nièce. »

XIV

Le bonheur est un grand médecin : Régine est guérie !

Le bon docteur C. qui n'a rien compris à sa maladie ne comprend rien non plus à son rétablissement ; il se demande, non sans inquiétude, si ses facultés médicales ne commencent pas à baisser.

M. de la Borderie ne peut se lasser de regarder sa femme dont la visage a repris la fraîcheur de la jeunesse. Son amour pour elle s'est empreint d'une nuance de respect qui a quelque chose de touchant. L'union des deux époux est devenue plus étroite depuis qu'à leur affection mutuelle s'est jointe une sincère estime.

Mademoiselle Destors n'a plus quitté sa nièce. M. de la Borderie l'a suppliée de rester, et elle s'est laissé faire une douce violence. Elle décharge Régine du gouvernement de la maison, tout en s'occupant beaucoup aussi de son filleul.

René est toujours un charmant enfant. Il commence à savoir sa prière et la dit tous les jours de tout son cœur pour que le bon Dieu lui envoie bien vite le petit frère qu'on lui a promis.

Madame de Quay arrive le mois prochain. Son médecin lui ayant ordonné de passer les hivers dans le Midi, elle a, naturellement, choisi Périgueux, à la grande joie de ses amis. Elle doit être marraine. « C'est mon tour » a-t-elle dit, en apprenant la nouvelle. Seulement, elle ne veut pas entendre parler d'un petit frère, car elle n'aime que les filles, et il a fallu lui promettre *que ce sera une fille.*

Madame de la Borderie travaille avec bonheur à une mignonne layette. Elle regarde souvent, d'un air ému, ceux qui l'entourent, mais elle parle peu ; il semble que son cœur ait un trop plein d'amour et de reconnaissance qu'aucun mot ne pourrait exprimer. La prière de mademoiselle Destors est exaucée : Régine est heureuse.

Oh ! sans doute, les épreuves ne sont pas finies pour elle : le repos, en ce monde, n'est jamais long. Mais le bonheur de Régine est maintenant au-dessus des épreuves, car elle possède « cette paix divine de l'âme qui peut toujours subsister au milieu des peines de la vie. »

FIN

MARIE LIONNET.

DEVINETTE

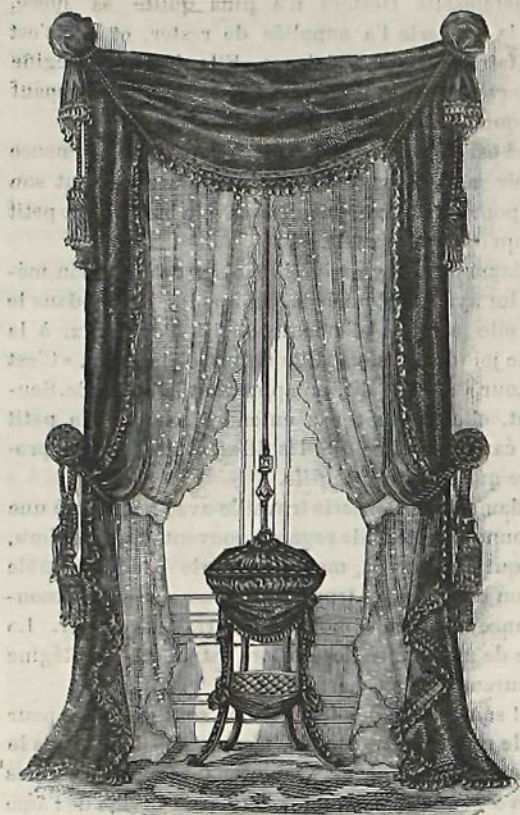
LOGOGRIPHE

Assis sur les bords de la Seine,  
De Molière et Boileau j'alimentai la veine;  
J'étais alors agreste, mais depuis,  
On m'a fait entrer dans Paris;  
Ce que plus d'un des miens regrette.  
— A mes sept pieds, ajoutez une tête,  
(Ce qui m'allonge quelque peu),  
Je suis au coin de votre feu.  
Eprouvez-vous quelque souffrance?  
Ou du travail êtes-vous las?  
Comme la tendre Providence,  
Toujours je vous ouvre les bras.  
— On ne me trouve point en faute,  
Mais la faute se trouve en moi ;

— D'un saint cependant je suis l'hôte;  
— Je fournis ce qu'il faut pour couvrir votre toit.  
— Si l'injustice est à votre poursuite,  
Avec moi vous prendrez la fuite;  
— Mon instrument mélodieux  
Eclairera votre front soucieux ;  
— Et lorsque la Parque ennemie  
Voudrait menacer votre vie,  
Je puis toujours fournir du fil  
Afin d'éloigner le péril.  
— Enfin, dans mon trésor en ressources fertile,  
On peut toujours trouver quelque chose d'utile.  
— Loin d'être un vagabond qui n'a ni feu ni lieu  
Pour vous servir j'ai l'un — et l'autre, grâce à Dieu.

Explication des Homonymes du 15 Novembre : Bas, bas, bât, bah. — Explication de la Charade : Guitare.





Fenêtre drapée par M. Bessonneau.

Rideaux en peluche Van-Dick, doublés en quinze-seize résèda pâle.

— Frangette au contour et embrasses à glands. La draperie-bandeau est régulièrement relevée de chaque côté, dans un cable qui la noue en chou, des glands descendent assez bas.

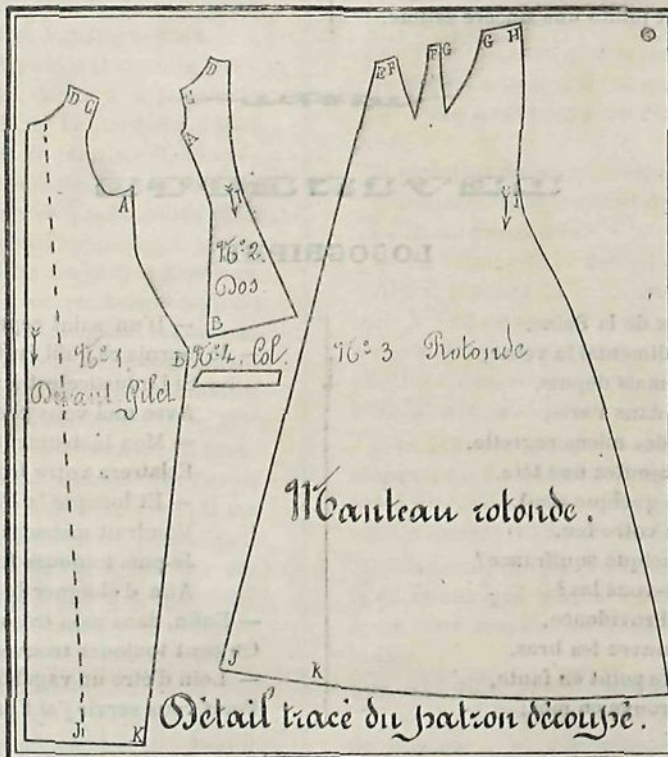
Chevalet, couvert de peluche rose ancien, drapé dans le haut, d'une peluche de même couleur, disposée de biais en draperie; cordelière à glands, joliment enroulée et chou arrêtant la draperie; sous la tablette, même draperie double, avec une pente qui descend en spirale. Frangette au contour et jeu de glands.



Chevalet à photographie, drapé par M. Bessonneau.

#### Explication du patron découpé.

1, Devant-gilet. — 2, Dos. 3, Pèlerine-ronde formant manteau. — 4, Col droit. Il faut pour ce vêtement 2 mètres 70 centimètres de drap sur 1 mètre 40 centimètres de largeur. Si l'on fait le devant-gilet d'un autre ton que la pèlerine, il faut pour celle-ci 1 mètre 35 cent. et pour le devant 1 mètre 30. Le dos se fait en beau molleton ou en soie ouatée et piquée. Les flèches indiquent le droit fil de l'étoffe; les lettres de raccord et les lignes pointillées correspondent aux coches et aux lignes à la roulette du patron découpé. Réunir le dos au



devant, à la couture du dessous du bras: lettres de raccord A, B. Faire celle du dessus de l'épaule, lettres de raccord C, D. Avant de réunir les parties de la ronde, faire les deux pinces de l'encolure qui dessinent une manche. Poser la ronde sur le devant préparé, réunir les deux encolures, monter le col droit en suivant les coches de raccord. La ronde se maintient au bas du devant-gilet, aux lettres de raccord J et K. A la lettre I mise au dos et à la taille, poser un tour de taille ou un ruban pour maintenir le manteau bien en place. Pour la garniture, voir l'explication de la gravure coloriée.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4498, et un patron découpé, manteau-ronde en drap ou vigogne imperméable veloutée, de la gravure coloriée 4498.